physionomes qui charment d'une manière soudaine et captivent souverainement Quant à lui, son impression fut analogue. Ce fut le choc de deux être destinés à être un jour tout l'un pour l'autre, et qui peut-être, au moment où pour la première fois ils se rencontrent, en ont le pressentiment.

Tandis que Martial Vaubert, empressé à recevoir Karl, se mettait à l'entretenir de son invention, celui-ci jetait du côté de Delphine des regards furtifs. Cette beauté radieuse l'attirait. Jusqu'à ce jour il n'avait pas connu l'amour véritable. A cause de son nom, de sa fortune, plus encore qu'à raison de sa jeunesse et de sa fière beauté, il avait rencontré sur son chemin les liaisons faciles. L'impression que lui causait Delphine était tout autre que celles qu'il avait ressenties jusque-là. Elle se présentait à ses yeux dans une auréole de pureté qui donnait à toute sa personne un charme indicible.

Que dire encore et à quoi bon insister ? Le résultat de cette première entrevue, on le sait déjà. Quand, après un long entretien, Karl quitta la maison de Martial Vaubert, il était engagé vis-à vis de ce dernier à lui venir en aide et il aimait Delphine. Il l'aimait follement et voulait l'épouser, uniquement préoccupé du moyen par lequel il arriverait à faire accepter à son père, dont il connaissait les projets ambitieux en ce qui touchait son établissement, la pensée de voir entrer dans sa famille, au lieu d'une héritière opulente, une jeune personne pauvre, inconnue.

Le lendemain, Martial Vaubert était autorisé à toucher à la caisse de la banque Savaron une somme de cinq mille francs, qui devait aider la préparation de ses premières expériences. Il alla lui-même retirer les fonds, accompagné de sa fille. Comme il sortait de l'hôtel du banquier, fier, heureux, les poches pleines, Karl se trouva sur leur passage.

—Oh ! mon jeune ami, s'écria l'inventeur, je vous entraine dans une admirable affaire dont les bénéfices sont incalculables.

—Je n'y ai pas songé, répliqua Karl. J'ai cédé d'abord au désir de vous obliger.

En parlant ainsi, il osa regarder Delphine. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle comprit tout A ce trait, elle avait deviné l'amour.

Ses sensations furent délicieuses. Quelques semaines plus tôt, elle avait entrevu la misère entrant dans sa maison, s'installant à son foyer, s'attachant à elle, pesant sur toute sa vie. Maintenant, elle se voyait échappant à ces périls, et celui dont la générosité accomplissait ce miracle possédait les privilèges qui rendent un homme digne de tendresse.

Ce jour-là, Delphine rentra dans sa maison, heureuse, transfigurée, pleine de l'image de Karl Savaron, auquel elle songeait avec un attendrissement que l'espoir de le revoir revêtait d'un charme infini. Oh ! les saintes et douces émotions du premier amour ! Que ceux qui les ont goûtées osent dire qu'il en est de meilleures, de plus nobles, de mieux faites pour jeter dans une vie idéale les hommes qui s'y livrent avec l'ardeur d'un cœur et d'une âme loyale.

Les deux jours qui suivirent, Karl les passa livré à une émotion indescriptible. Il eut cependant la force de la cacher à son père. Il n'osait lui avouer la vérité. Il redoutait un courroux ou l'explosion d'une colère qui eût troublé son bonheur et compromis l'avenir. Il comprenait bien que c'était lentement, peu à peu, qu'il fallait provoquer le consentement sans lequel il ne pouvait rien. Il se réservait, dès que les premiers essais de Martial Vaubert auraient réussi, de le présenter au banquier. Il ne désespérait pas d'intéresser ce dernier au sort de ce vieux savant, de lui faire connaître Delphine, et de préparer de la sorte et peu à peu les choses pour les amener au résultat qu'il souhaitait.

Le caissier lui ayant demandé à quel compte il fallait inscrire la somme remise à Martial Vaubert :

—A mon compte, répondit Karl, sans se rappeler que son père avait la coutume de procéder lui-même une fois par mois à l'examen des livres de sa maison.

En quarante-huit heures, il était devenu un autre homme. Plus rien de ce qu'il l'intéressait naguère ne l'intéressait plus. On cessa de le voir au bois, à son cercle, et le vieux Jacques Savaron constata qu'à l'heure des repas, son fils demeurait triste et silencieux. Il crut à l'existence de quelque amourette contrariée, et comme il fermait volontiers les yeux sur ce qu'il appelait les galantes distractions de Karl, il ne s'en inquiéta pas autrement.

Poussé par l'amour auquel il résistait autant qu'il le pouvait, c'est-à-dire fort peu, Karl Savaron se trouva un jour devant la porte de la maison de Martial Vaubert. Na-